

Le sens, le sensible, le réel

Essais de sémiotique
appliquée



Anne Hénault (dir.)

ISBN : 979-10-231-3712-5

Yves-Marie Visetti · Motifs et imagination sémiolinguistique

SORBONNE UNIVERSITÉ PRESSES



Le sens, le sensible, le réel est le résultat de plusieurs rencontres de chercheurs qui se sont déroulées à l'abbaye de Royaumont, avec l'objectif de faire le point sur l'évolution de la pratique sémiotique, depuis la disparition du fondateur de l'École sémiotique de Paris, A. J. Greimas. Sa fameuse *Sémantique structurale* (1966) avait, d'emblée, fixé des règles qui avaient bouleversé l'approche des significations, jusqu'alors cantonnée au domaine verbal : « C'est en connaissance de cause que nous proposons de considérer la perception comme le lieu non-linguistique où se situe l'appréhension de la signification. » La sémiotique « se reconnaît ouvertement comme une tentative de description du monde des qualités sensibles ».

Plusieurs des premiers continuateurs de cette aventure fondatrice se sont associés à de jeunes chercheurs pour proposer ces « Essais de sémiotique appliquée » qui constituent la pointe avancée de la sémiotique post-structurale. Ils concernent de nombreux domaines du sensible, *naturels* ou *culturels* (de la musique à la biologie), et demeurent cependant unifiés par la théorie puissante développée par l'École de Paris.

On sera toutefois surpris d'observer comment, sous l'emprise du sensible, l'expression de ces travaux – rigoureusement fidèle à la théorie d'ensemble sans prétendre à des vues définitives – se fait limpide et sensuelle, loin des arides calculs de la sémiotique narrative.

34€

979-10-231-0632-9



LE SENS, LE SENSIBLE, LE RÉEL

Anne Hénault est spécialiste des sciences du langage, professeur émérite à Sorbonne Université et vice-présidente de l'Association internationale de sémiotique. Elle travaille sur l'épistémologie de la sémiotique et a publié *Les Enjeux de la sémiotique* (2012), *Histoire de la sémiotique* (1997), *Le Pouvoir comme passion* (1994). Elle a dirigé *Questions de sémiotique* (2002) et *Ateliers de sémiotique visuelle* (2004). Elle est également l'auteur de nombreux articles.

Pour la sémiotique des formes signifiantes, le miroir des pierres qu'offre le site de Gavrinis aux écritures de la mer sur le sable, a valeur de question et même de démonstration.

1^{re} de couverture

Christine Delcourt, *Petits plis, mouvements de l'âme et de la mer*

4^e de couverture

Cliché Illés Sarkantyu

« [...] ce qui distingue le monument de Gavrinis de tous les dolmens que j'ai vus, c'est que presque toutes les pierres composant ses parois sont sculptées et couvertes de dessins bizarres. Ce sont des courbes, des lignes droites, brisées, tracées et combinées de cent manières différentes. Je ne saurais mieux les comparer qu'au tatouage des insulaires de la Nouvelle-Zélande [...]. Parmi une multitude de traits qu'on ne peut regarder que comme des ornements, on en distingue un petit nombre que leur régularité et leur disposition singulière pourrait faire ressembler à des caractères d'écriture. [...] Il y a encore des chevrons, des zigzags, et bien d'autres traits impossibles à décrire. » (Prosper Mérimée, *Notes de voyage dans l'Ouest de la France*, 1836.)

Maquette de couverture

Atelier Papier

Anne Hénault (dir.)

avec la collaboration de Denis Bertrand, Jean-François Bordron,
Verónica Estay Stange et Maria Giulia Dondero

Le sens, le sensible, le réel

Essais de sémiotique appliquée

Ouvrage publié avec le concours de Sorbonne Université

Sorbonne Université Presses est un service général
de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

© Sorbonne Université Presses, 2019, 2023
ISBN de l'édition papier : 979-10-231-0632-9

Mise en page 3d2s/Emmanuel Marc Dubois (Paris/Issigeac)
d'après le graphisme de Patrick Van Dieren

SUP

Maison de la Recherche
Sorbonne Université
28, rue Serpente

75006 Paris
tél. : (33)(0)1 53 10 57 60

sup@sorbonne-universite.fr

<https://sup.sorbonne-universite.fr>

QUATRIÈME PARTIE

Le sens :
à la croisée des disciplines

MOTIFS ET IMAGINATION SÉMIOLINGUISTIQUE

Yves-Marie Visetti
IMM-LIAS

1. SUR LE THÈME PERCEPTIF EN SÉMIOTIQUE

On sait la difficulté, sensible dans bien des sciences sociales et humaines, de faire une juste place à ce que nous pourrions appeler ici le « thème perceptif » – entendant par là aussi le « thème praxéologique », dès le moment qu'on l'indexe véritablement sur les formes et les champs perceptifs traversés. C'est que, bien souvent, l'on considère la perception comme un « moment » purement intérieur et privé ; ou bien, à l'inverse, on en fait, sauf erreur ou illusion, la simple ressaisie d'une objectivité pré-existante, de facture tantôt matérielle, tantôt logique. Ainsi croit-on pouvoir ou devoir ignorer la facture perceptive de toute appréhension et poursuite de sens – c'est à dire que l'on ignore, ou récuse, le *requisit* fondamental que tout sens doit être *perçu* dans les *formes* mêmes où il se dessine, avant que d'être (éventuellement) logiquement et conceptuellement organisé.

En linguistique, diverses propositions (linguistique guillaumienne, linguistique cognitive, parfois linguistique énonciative) ont été faites naguère pour soutenir une analogie générale entre « construction du champ perceptif » et « construction du sens », appuyée à une forme ou une autre de schématisation, réminiscente de la pensée kantienne. Et sans doute a-t-on voulu par là reconnaître que son et sens doivent être *perçus* l'un comme l'autre – l'un par l'autre – et quoi qu'il en advienne ensuite. Mais on a pensé y parvenir en s'appuyant à un concept anté-sémiotique de la perception. Les liens à une perception et une pratique effectives, culturellement et sémiotiquement marquées, en deviennent très ténus. Et rien dans le dispositif spécifiquement linguistique ne permet de rendre compte de la continuité et de la cohésion, au premier chef pratique, figurale, habitudinale, expressive, qu'engagent textes et pratiques de parole ou de lecture.

Raisons pour lesquelles plusieurs d'entre nous ont commencé d'élaborer¹ – avec d'autres – une théorie originairement *sémiotique* de la perception, qui puisse valoir comme lieu commun et passage ; une perception interprétative, donc, formée dans l'exercice des sémiogenèses, et dans laquelle puisse se réaliser la structure *chiasmatisque* – aurait dit Merleau-Ponty – qu'elle entretient avec le langage. Théorie de la perception qui soit immédiatement attenante à une théorie sémiotique de l'imagination, et qui les présente donc ensemble comme *production expressive*, reconnaissant l'intrication des dimensions sensibles/pratiques et fictionnelles au sein des genres ou jeux sémiotiques. Dispositif aussi qui fasse fond sur les idées de dynamique de constitution, de microgenèse, de moment synesthésique. Au total, l'objectif est de développer un concept *directement expressiviste* de la perception, qui convienne à une théorisation de facture perceptuelle et pratique d'une sémiose fondée dans le même temps sur la socialité du sens, et la variété des formes significatives dans les cultures.

538

Dans les domaines linguistiques/textuels, le principe d'une réécriture en termes perceptivistes des parcours interprétatifs paraît largement acquis. Les théories linguistiques de *formes sémantiques*, notamment celles de Rastier, ou de Cadiot et Visetti, plus récemment aussi certains modèles *sémiogénétiques* de champs textuels (Missire², mais voir aussi Jenny³), ont montré qu'il est désormais possible de ne pas séparer théorie de la perception et théorie sémiolinguistique. Si donc l'activité de langage, en tant que création et parcours de significations, se déploie ainsi de part en part comme une perception, c'est bien parce que percevoir engage déjà un horizon expressif et pratique sous l'emprise imminente des sémiogenèses.

On a donc besoin ici de modèles généraux de l'activité perceptive et du faire qui – même à travers le silence et dans le contact muet avec les choses – se trouvent directement en symbiose avec l'activité de langage et le déploiement des formes linguistiques. Ce que l'on réalise ainsi à travers le langage et d'autres pratiques sémiotiques entrelacées (thématisation-praxématisation, engagements envers autrui), et ce que l'on fait en faisant advenir la forme même du langage

1 Travaux d'Antonino Bondi, Pierre Cadiot, Jean Lassègue, David Piotrowski, Victor Rosenthal, Yves-Marie Visetti. Plusieurs passages de ce texte sont librement repris de nos publications communes, ainsi que de notes de cours ou d'exposés qui n'ont connu qu'une diffusion restreinte. En affinité avec la perspective présentée ici, il conviendrait de citer les travaux de Jean-François Bordron visant à reconstruire tout procès perceptif comme une sémiose. D'autres auteurs devraient être aussi mentionnés, certains pouvant être retrouvés dans *La tribune internationale des langues vivantes*, 52-53, « Linguistique et phénoménologie du langage », dir. Pierre Cadiot, 2012.

2 Régis Missire, « *Avoir un sens et faire sens* : sémosis textuelle et signifiante en linguistique textuelle néo-saussurienne », communication à la journée d'étude « Saussure et l'essence double du langage », Paris, Maison des sciences de l'homme, 22 novembre 2013.

3 Laurent Jenny, *La Parole singulière*, Paris, Belin, 1990.

(de la parole, du texte) doivent être conçus sur le même modèle – en tout cas selon une étroite parenté, au sein d'une structure de co-génération. Importance donc (et c'est là une exigence minimale) *d'une théorie perceptive du champ et des formes* qui soit en même temps *une théorie de la thématization en prise immédiate sur les médiations sémiotiques*, et cela jusqu'au langage. Ainsi se donne-t-on une chance de répondre, de l'intérieur même des disciplines scientifiques, au principe phénoménologique d'un *primat de la perception* : une approche croisée – approche perceptiviste du sémiotique comme sémiotique de la perception – étant seule en mesure d'étendre à tous les ordres de signification le principe d'un primat de la perception.

Dans un esprit déjà plus modélisant, attaché à matérialiser des perspectives communes, on pourra appliquer les principes généraux suivants : (i) on cherchera à élaborer des cadres dynamicistes qui établissent une homologie directe entre déploiement du champ perceptif-pratique et sémiogenèse : toute « phase » de constitution perceptive pourra être affectée par les sémiogenèses en cours, tandis que réciproquement toutes les « phases » ou « niveaux » des sémiogenèses seront conçus en termes perceptivistes ; (ii) perception comme sémiogenèse se laissent organiser de part en part à travers les différents niveaux d'une socialité en acte (*habitus*, savoir-faire, règles d'institution), relayée par les dispositifs de la culture matérielle.

Quelques remarques encore sur le « perceptivisme sémiotique » ainsi défendu.

- 1) Nous revenons à la littérature phénoménologique parce que nous y lisons que percevoir signifie bien autre chose qu'être le siège d'une simple structuration sensorielle. Percevoir s'identifie à un sens premier d'exister et de connaître, à une dimension traversant tous les registres de l'existence. Il ne s'agit donc pas d'invoquer sous ce nom un processus « périphérique », et dont la fonction serait de rattacher un ensemble de « données sensorielles » à un système de schèmes ou de catégories. Il s'agit fondamentalement *d'un mode d'accès à ce qui existe et s'annonce à nous*. Mode d'accès à partir duquel se trouve une unité qui passe le sensible proprement dit. Car il y a *une « généralité » du percevoir*, au sens où, comme le dit Merleau-Ponty, « tout est perception, le mode d'accès à l'être qui est présent dans la perception l'est partout ». En sorte que « dans notre manière de percevoir est impliqué tout ce que nous sommes » – ce qui, en bonne logique, entraîne le caractère historial et culturel de ladite perception.
- 2) *Primat de la perception* signifie esquisse immédiate d'un sens perceptif, porté par des configurations privilégiées, et socialement modalisées ; sens qui ne se déploie que dans un parcours engagé, dans une activité de *thématisation* par laquelle se font et se défont les identités. Quitte à forcer un peu le trait, on dira que percevoir, c'est déjà exercer une sorte de sémiologie à partir d'indices

sensibles organisés en plans de manifestation. Mais ces indices ne sont pas des *sense-data* constituant le point de départ d'un processus d'inférence, ce sont des *dimensions* caractérisant le déploiement de formes qui *expriment* dans leur façon d'apparaître un *mode d'exister* – indistinctement le leur comme le nôtre – soit en définitive notre *relation* au champ, notre façon d'y accéder, de nous y orienter, de nous transformer en même temps que lui.

C'est à partir de cela, c'est-à-dire à partir du familier, du remarquable, de l'étrange, tels qu'il se signalent dans les différentes couches ou *phases* de l'apparaître perceptif, qu'il faut aborder la question de la *valeur* dégagée dans telle ou telle pratique sémiotique, c'est-à-dire, indissolublement, celle de la *reconnaissance et de la répétition des formes qui la portent*, et, partant, celle des *types de généralité* qui leur correspondent, selon les différentes phases ou paliers d'organisation.

540

- 3) Un tel « perceptivisme » ne se confond pas avec une approche « subjectiviste » des formes sémiotiques. Sans doute, les dimensions corporelles et psychiques, techniques ou expressives, viennent-elles alors facilement au premier plan dans les descriptions : mais la perception et l'action en cause sont d'emblée une affaire sociale et sémiotique ; et leur explicitation au sein de cadres théoriques organisés autour des concepts, de champs et de formes permet « d'ajuster la focale », de circuler de descriptions centrées sur les intersubjectivités en acte à d'autres plus impersonnelles, correspondant à une herméneutique publique et objectivée de formes dont on maintient cependant qu'elles restent, théoriquement et pratiquement, contraintes par une nécessaire perceptibilité. Ainsi peut-on investir, en termes de théories dynamiques de formes, des champs disciplinaires où les objets ont souvent été envisagés d'abord sous un régime herméneutique « abstrait » (comme *actes* logiquement identifiés, ou comme *types* praxéologiques).
- 4) Ce ne sont pas les concepts d'intentionnalité, ou de volonté, qui sont recteurs dans cette animation conjointe de la phénoménologie post-husserlienne et des sciences humaines et sociales, mais d'abord ceux d'expression, de jeu et de participation, de modalisation (désir, réquisition, évaluation, normativité), à partir desquels se mettent en place la socialisation et conjointement la subjectivation des protagonistes (jusque dans leurs voix intérieures).
- 5) *Bis repetita*. Ces structures herméneutiques, de notre point de vue, s'incarnent (de façon plus ou moins médiate) dans celles de la perception, en tant qu'expressive, et travaillée d'emblée par une perspective sémiotique. Mais ici « sémiotique » s'entend au sens dynamiciste de *sémiose*, ou plutôt (pour éviter tout rabattement sur une notion de signe placée en amont) au sens radical de *sémiogenèse*, débordant la seule mise en œuvre de systèmes de signes, ou la simple réactivation de traces déjà individuées. Sémiogenèse

reposant, dans le même temps, sur la reprise de formes instituées et héritées, ou plutôt sur un art et des techniques de cette reprise, impliquant des formes à la fois malléables, partiellement mémorisées, et collectivement prolongées. Il y a, notamment, comme un équilibre à trouver dans la description entre expressivité et sémiogénèse. Le thème sémiogénétique écarte les interprétations idéalistes et intentionnalistes de la phénoménologie, et l'idée d'une intentionnalité qui serait constituante de son objet, sans avoir à se découvrir dans l'expression, à chercher et adresser ses « mots ». Soit en effet que l'on majore la dimension de l'institution, vue comme une passivation des sujets; soit que l'on souligne le rôle ontogonique de l'expression, qui fait exister ce qu'elle profère – non à la façon d'un acte achevé, mais d'abord dans l'attente de la réponse de l'autre. La perspective sémiogénétique engage la transition à la « parole » suivante, et fait de toute chose, ou de tout autre, un destinataire et un propos, c'est à dire le lieu d'un écart, à déterminer, à ce qui vient d'être dit. En même temps le thème expressiviste engage une variété fluctuante de niveaux de formes-sens et vient assouplir les rigidités du thème sémiotique, si celui-ci était conçu de façon strictement systémique et normative.

2. THÉORIE DES FORMES SÉMANTIQUES : UN PRÉCÉDENT

On conçoit alors toute l'importance des modèles perceptifs/praxéologiques promus ainsi au rang de modèles génériques de la sémiologie linguistique. On les voudrait indissociables d'abord des singularités de l'expression linguistique et des objectifs d'une sémantique discursive/textuelle; capables, ensuite, de s'inscrire dans la perspective plus large d'une anthropologie sémiotique, qui réponde de cette façon au principe phénoménologique d'un *primat de la perception*.

Notre démarche avec Pierre Cadiot a consisté initialement en un retour critique aux écoles historiques de la Gestalt et de la microgenèse⁴, et en même temps à la philosophie phénoménologique, parcourue le long d'un axe allant de Husserl à Merleau-Ponty en passant par Gurwitsch. Nous avons développé sur cette base un mode phénoménologique de théorisation, bien distinct des modes formels, même si un certain type de modélisation mathématique (en termes de systèmes dynamiques) nous a servi de tremplin. Nous avons ainsi *utilisé* ces diverses sources phénoménologiques pour construire un discours

4 Sur les sources gestaltistes, cf. Victor Rosenthal et Yves-Marie Visetti, « Sens et temps de la Gestalt », *Intellectica*, 28, 1999, p. 147-227; et Köhler, Paris, Les Belles Lettres, 2003. Pour une relance des problématiques de la microgenèse, cf. Victor Rosenthal, « Perception comme anticipation : vie perceptive et microgenèse », dans Rudolph Sock et Béatrice Vaxelaire (dir.), *L'Anticipation à l'horizon du présent*, Sprimont, Mardaga, 2004, p. 33-52.

objectivant d'un type particulier, qui fait jouer à l'« Être-au-Monde » corporel et pratique, ainsi qu'à certaines structures du champ de conscience (formes et structures de la thématization), le rôle d'un modèle général, partout transposable⁵.

On se tient ainsi dans le passage à double sens entre une *phénoménologie expressiviste (et déjà herméneutique)* et une *herméneutique linguistique* de style phénoménologique, la théorie des formes faisant fonction de médiation. Autrement dit, il s'est agi de construire un cadre théorique qui convienne à une description de style phénoménologique de la valeur linguistique dans sa continuité avec l'expérience sensible et pratique, et qui puisse en même temps satisfaire, de façon tout à fait générale, aux besoins d'une linguistique textuelle et interprétative. Nous avons donc proposé une alternative théorique globale, destinée à donner au concept de *forme sémantique* la portée générale voulue.

542

Dans cette perspective, il est essentiel d'introduire au préalable une notion de *forme*, solidaire d'une notion de *champ*, qui : (i) ne soit conçue, ni sur un mode simplement sensualiste, ni sur le seul modèle de l'abstraction morphologique, et (ii) évite l'écueil du schématisme, comme *a fortiori* celui de la formalité logique. Un modèle pertinent – l'analyse linguistique le montre – renverra alors à une vision globale de l'expérience, où les *anticipations* praxéologiques, qualitatives, thymiques, empathiques de la perception jouent un rôle éminent. Dans le droit fil des conceptions dynamicistes qui font de toute signification un *déploiement*, nous avons proposé un modèle original du *champ thématique* et de la *thématisation* qui repose sur la *co-existence* de plusieurs *phases*, ou régimes de sens, appelés *motifs*, *profils*, et *thèmes*⁶. C'est, en réalité, la phase des *motifs*, et la structure de motivation, placée au cœur de l'organisation dynamique globale, qui constitue l'originalité principale de notre proposition, par ailleurs attachée à reformuler dans ce nouveau cadre certains éléments-clés de la sémiotique textuelle post-greimassienne et rastierienne.

5 Ce privilège, de toute façon non exclusif, de descriptions inspirées de celles de l'Être-au-Monde corporel, pratique, intersubjectif, ne signifie pas que nous entendons réduire la question du sens linguistique à celle de conditions corporelles anté-linguistiques. L'Être-au-Monde allégué ici n'est pas une origine naturelle, ni même (pour ce qui concerne la sémantique) une strate phénoménologique première, mais un emblème, un « modèle » générique indéfiniment transposable, car lui-même originairement marqué de transpositions et de transactions instituées par les cultures et leurs langues. Ainsi par exemple l'expérience du corps, si elle doit être évoquée en sémantique, ne renvoie pas à une pré-détermination causale, mais au foyer sensible, pratique, et toujours-déjà fictionnel-sémiotique, des gestes et des pratiques sociales donatrices de sens.

6 Nous jouons ainsi sur l'analogie, autant spatiale que temporelle, d'un mélange de phases de la matière, composant ensemble un milieu physique, où elles se différencient et interagissent.

Dans une première formulation (d'orientation lexicologique), les *motifs*, principes de facture morphémique engagés dans la formation des unités lexicales et grammaticales, apparaissent comme des germes de signification⁷, émergents et/ou récurrents, instables et transposables d'un domaine à l'autre. Les *profils* renvoient aux dynamiques de stabilisation différentielle des lexèmes, qui s'interdéfinissent sur le fond de champs ou de domaines sémantiques, et corrélativement dans une syntagmatique (partiellement enregistrée, qu'il s'agisse de grammaire, d'idiomaticité, de cadres ou d'enchaînements discursifs locaux). Ces dynamiques de stabilisation dépendent constitutivement d'un parcours de *thématisation* inextricablement langagier, sémiotique et situationnel. De ce fait, il convient de récuser tout enfermement du jeu d'anticipations dans l'immanence d'un « système », pour concevoir les dynamiques de constitution comme fondamentalement liées au contraire à la possibilité du glissement et de l'innovation, donc à un dépassement de l'opposition entre langue et discours.

La constitution des formes sémantiques s'apparente ainsi à une microgenèse, comprenant *simultanément* des phases plus ou moins stables, et donnant lieu d'une phase à l'autre à différenciation, stabilisation, développement. Chaque *phase* vaut comme un plan du discours, placé sous la dépendance d'une macrogénétique (textes, genres), et susceptible de modifications, de métamorphoses, d'innovations. Il s'agit bien alors de décrire, dans ses conditions linguistiques, une composition faite de phases co-existantes, s'anticipant les unes les autres, sans qu'aucune ne se développe de façon autonome.

Sur ces premières bases, on développe une conception des *anticipations linguistiques*, stratifiées en *phases de sens* inégalement stables et différenciées, rejouées au fil du discours. On dépasse ainsi la conception d'un lexique réduit à un dépôt d'acquis (internes au système de la langue, ou fixés dans une mémoire lexicale). Aux divers paliers du texte, on retrouve ces mêmes couches de sens à l'œuvre au cœur de l'organisation thématique où elles fonctionnent comme des plans de travail, qui constituent donc bien des objets pour l'analyse linguistique.

En même temps, et suivant en cela les enseignements de Greimas, puis Rastier, on retient, à la base de la cohésion et de la continuité du champ

7 Le terme *germe* est à employer avec précaution. Il pourrait suggérer une source circonscrite et autonome, contrôlant de façon immanente les modalités de son propre déploiement. Mais il n'en est rien. *Esquisse* conviendrait peut-être, si l'on décidait d'y voir comme un geste à la fois motivant et motivé, pris dans le mouvement même de la parole. Ou encore un faisceau de dimensions, amorces d'une disposition à agir et sentir (disposition sémiotiquement induite, et comportant donc une sollicitation à sémiotiser plus avant). Passivité et activité, puissance singulière d'affecter et d'être affecté (de s'auto-affecter) s'y entremêlent, Singularité aussi des motifs, qui ne peut revenir comme « la même », que parce qu'elle est immédiatement ouverte sur une variabilité, une altérabilité.

thématique, le principe d'une perception de formes sémantiques rythmiques et « mélodiques » structurant le flot langagier. Ces formes peuvent être décrites, en première approche, comme des faisceaux d'isotopies, dont les sèmes récurrents caractéristiques peuvent se distribuer suivant les différentes phases de sens que nous avons distinguées⁸.

Modèle lexicologique et motif morphémique-lexical

544

Le concept de *motif morphémique-lexical* se propose alors comme un principe d'unification et de redéploiement de la variation, qui permet notamment de présenter sur un mode « polysémiste » une variété d'usages communs d'unités lexicales ou grammaticales. Rompant avec les tentatives d'identifier des types (formes schématiques, ou noyaux de sens) dont la déformabilité inhérente serait à l'origine des variations observées, la problématique des motifs repose plutôt sur un principe non mécanique de *reprise* et de continuité, possiblement transversal à tout domaine thématique (ni réplique, ni instanciation, ni déformation paramétrée). L'unification procède alors d'une mise en continuité des valeurs (i) sous un principe d'affinité physiologique, et non de reconnaissance d'un invariant, (ii) au sein d'un espace de variations, tributaire de domaines d'observation. On pourra si l'on veut parler de *reconnaissance* : mais à la condition de comprendre qu'une telle forme – essentielle – de reconnaissance et de reprise ne passe (au niveau des *motifs*) par aucune *identité* arrêtée.

La description des unités se voit donc recentrée autour d'une *forme différente de généricité*, dite *figurale*, non séparable d'une instabilité constitutive. Ce que nous appelons « mot » n'est donc qu'une formation de compromis, *un faisceau d'anticipations* s'étagant entre le statut de morphème et le statut de lexème, et allant bien sûr jusqu'à celui d'identificateur thématique en discours⁹. Les logiques d'appartenance et de classification, les emplois dénominatifs, se comprennent alors en fonction des strates situées les plus en « aval » dans ce mouvement de reconstruction. Soulignons que toutes les anticipations envisagées autorisent des déplacements immédiats (quoique d'une nature différente selon les phases) : cela en accord avec une conception de l'activité de langage aux termes de laquelle la possibilité de l'innovation doit être constituante

8 Relevant initialement d'un cadre structuraliste discrétisant, le concept d'isotopie peut toutefois se prêter à une refonte continuiste, largement compatible avec notre dispositif (voir Régis Missire, *Sémantique des textes et modèle morphosémantique de l'interprétation* [thèse de doctorat soutenue à l'université de Toulouse II-Le Mirail sous la dir. de Michel Ballabriga], 2005).

9 Cf. l'ouvrage cosigné en 2001 avec Pierre Cadiot. Une présentation synthétique et des exemples sont à trouver dans le deuxième chapitre de notre livre de 2006. Plusieurs textes sont également disponibles en ligne : <http://www.formes-symboliques.org/2006/10/24/discussion-autour-de-motifs-et-proverbes-de-y-m-visetti-et-p-cadiot-puf-2006-patrice-maniglier/> (consulté le 23 juin 2018).

du système linguistique lui-même. D'autre part, la question des anticipations lexicales s'inscrit dans une vision diversifiée des formes de la généricité, où l'on distingue au moins une forme domaniale et catégorielle-dénominateur d'une autre, figurale et transdomaniale.

Généricité figurale

Loin, donc, de se réduire à un mécanisme abstraitif de compromis entre les exigences disparates de la thématization (par ex. d'un domaine à l'autre), ou encore à une idéalisation théorique de principes génératifs internes au « système » de la langue, la *généricité figurale* placée au cœur de notre notion de motif est précisément celle-là même qui est promue et élaborée par certains usages remarquables, dits par exemple « figurés » ou « métaphoriques ». Elle se dessine tout aussi bien à l'occasion de pontages innovants entre domaines constitués (par ex. *virus*, entre biologie et informatique), ou encore dans le processus de constitution en emblème d'une figure domaniale (ainsi des *eaux dormantes*, dont il faut se méfier). Plus généralement, elle peut venir en soutien dans un processus de constitution d'entités, hors logique catégorielle, par exemple dans le cadre de mécanismes de reconnaissance physiologique, ou de qualification (ex. des figures animales : *ours, loup, mouton...*). Étant ainsi constituée comme co-extensive au discours, il devient possible de revoir la question des rapports entre langue et discours dans les termes d'une interaction entre motifs linguistiques et développements thématiques. Ainsi les motifs linguistiques sont-ils définis comme ouverts et sensibles, à leur propre niveau, aux aléas des thématiques : des lieux de glissements, d'inventions, de métamorphoses, constitués par des ensembles de collocations, d'idiomatismes, de phraséologies, de constructions partiellement lexicalisées. Cette propriété de *sensibilité immédiate*, en résonance avec une diversité de phases du sens, distingue nettement notre problématique d'autres, pourtant également dynamicistes ou constructivistes, actives dans les sciences du langage.

Ainsi bien sûr les motifs lexicaux varient sans cesse, leur identité n'est jamais arrêtée, ni bien circonscrite. Comme le montre plus radicalement *l'exemple des morphèmes*, qui engage des échelles de temps de l'ordre du millénaire, l'altération (à ce niveau du sémantisme linguistique) peut être permanente – et d'ailleurs proprement inassignable – sans que jamais ne se dégage l'impression d'une rupture. Cette pérennité repose sur des procès de reconnaissance sonore et figurale fondés sur des principes de reprise et de continuité, et non sur des identifications arrêtées. *Reconnaissance sans identité*, donc, qui relève d'une forme de connaissance *diacritique et non thétiq*ue (selon une formule empruntée à Merleau-Ponty), et qui implique de renvoyer à d'autres strates de la thématique – celles où se profilent les identités – la fonction d'enregistrer les

effets de rupture catégorielle, les conflits, et plus généralement les « torsions » des systèmes, qui constituent l'horizon du concept rhétorique classique de *figure*. Notre conception du figural, par conséquent : non pas nécessairement une modalité de sens venant avec les transgressions systémiques, mais d'abord une couche sémantique fondamentale pour l'*habitus* linguistique le plus ordinaire.

L'exemple des sens figurés illustre aussi le lien constitutif, et l'identité de « texture », qui unit la généralité linguistique la plus ordinaire à celle, ressentie comme plus singulière, qui se manifeste à l'occasion des figures textuelles. C'est là un point crucial, qui distingue notre théorie de celles qui invoquent, à l'origine de la variation, quelque notion de schème ou de forme schématique. L'approche figurale de la généralité rompt avec toute approche classifiante ou catégorielle/dénominateur (relevé de propriétés ontiques). Elle ne consiste pas non plus en une généralisation iconique de la spatialité (comme dans le schématisme des linguistiques cognitives). La *texture figurale des motifs*, si l'on devait lui chercher des correspondances au niveau d'une perception sensible, se retrouverait plutôt dans les coalescences synesthésiques, praxéologiques, affectives, sur lesquelles ont tant insisté les écoles gestaltistes et microgénétiques. Gloser un motif sémantique, c'est donc nécessairement expliciter des anticipations participant de ces diverses dimensions ; et du même coup, se mettre en mesure d'en repérer les résonances expressives dans certaines physionomies du monde sensible, promues alors au rang d'emblèmes pour ces mêmes motifs.

546

Idiomaticité, phraséologie, constructions

Dans la perspective d'une théorie *linguistique et textuelle* des formes sémantiques, l'analyse des sens dits « figurés », élargie à une prise en compte du rôle fondamental de l'idiomaticité et de la phraséologie, s'est avérée être un relais décisif dans la mise en évidence de ce que nous appelons *motifs linguistiques*. Comme nous l'avons dit, notre souci premier, en élaborant ce concept, a été de donner forme à ce que nous considérons être *une solidarité essentielle entre généralité, transposabilité et figuralité*. Jouant comme un « opérateur de phénomènes » (Bachelard), le concept de *motif* valorise le jeu symptomatique des collocations, des phraséologies, des constructions plus ou moins figées, permettant ainsi de le comprendre comme institution et mise en œuvre de motifs singuliers qui ne soient pas nécessairement assignés à un domaine particulier.

Ainsi, au fondement de l'usage et de la saveur des expressions idiomatiques, on retrouve un même principe de généralité *figurale*, qui (comme dans les sens dits « figurés » des lexèmes) ne se détache jamais entièrement d'une certaine charge *figurative*, dans sa fonction d'emblème. Cette charge figurative ne procède pas d'une catégorisation ordinaire de données situationnelles domaniales : mais

elle utilise ces ressources pour composer une scénographie stéréotypée, toute empreinte d'affects et de jeux physiologiques, et convertie par ce biais en cliché trans-domanial.

De même que l'analyse des sens dits « figurés » a pu servir de relais sur la voie de notre modèle lexicologique, de même l'attention portée à l'idiomaticité, comme aux phénomènes de routinisation et de figement, conduit-elle à renouveler l'analyse des structures prédicatives. L'étude des expressions idiomatiques force en effet à reconnaître une diversité de phases de sens co-présentes *en corrélation avec une différenciation et une individuation variables des composants*.

On est alors engagé à développer la théorie des formes sémantiques pour y inclure une théorie générale de la prédication, où les classes lexicales sont vues comme des réseaux anticipant sur différentes *phases* de sens, et différentes structures de thématization, portées par des prédications associées; et où, de même, les constructions organisant les complexes prédicatifs sont vues comme supportant directement cette même diversité de phases de sens. En récusant l'interprétation catégorielle-propositionnelle des structures prédicatives, y compris dans les champs « sensibles », « concrets », « figuratifs » et « pratiques », on réalise que la métaphoricité d'un énoncé, loin d'être une violence faite à un état premier du langage, s'origine au contraire dans un « état » immédiatement disponible de la prédication, dans une variabilité interne de sa structure qui trouve une illustration exemplaire dans le jeu proverbial¹⁰.

Extension aux concepts de motifs narratifs et de *topoi*: l'exemple des proverbes

Diverses structures du champ thématique peuvent alors être repensées dans le même esprit, de façon à étendre le même type d'analyse à d'autres paliers de l'organisation discursive/textuelle.

Nous avons ainsi été conduits à préciser les relations entre notre premier concept morphémique-lexical de *motif* et ceux, homonymes, de la folkloristique, de la narratologie et des études littéraires, qui concernent des formations sémiotiques nettement plus articulées aux plans événementiel ou évaluatif/argumentatif (*topoi*). Pour avancer dans cette voie, il nous a fallu étendre à des paliers d'organisation plus complexes notre critique des modèles de type logiciste, comme des versions conceptualistes ou référentialistes du sens lexical; soutenir une conception des structures prédicatives et énonciatives qui s'accorde à une approche holiste et continuiste du champ discursif comme perceptif (obligeant à repenser la façon dont s'y investissent des rôles et des fonctions thématiques de divers niveaux: actants, acteurs, agonistes); approfondir

¹⁰ Yves-Marie Visetti et Pierre Cadiot, *Motifs et proverbes. Essai de sémantique proverbiale*, Paris, PUF, 2006.

l'opposition entre catégorisation/nomination et figuralité en y voyant, non seulement deux modes de la généricité traversant le sémantisme lexical, mais aussi bien deux régimes de constitution actifs au sein des discours et des textes.

À partir de là, un modèle de la généricité figurale des proverbes a été proposé, centré sur un concept de *motif proverbial* conçu comme pivot de transpositions opérant entre diverses strates du sens, comprises elles-mêmes comme des *phases* dans une *dynamique de constitution*¹¹. Le motif proverbial lui-même apparaît comme une formation générique hautement métamorphique, se déclinant immédiatement en variantes, et ne se distinguant pas, en définitive, d'un espace de variation comportant des « zones » plus ou moins stables et différenciées (tant pour ce qui est des articulations prédicatives que pour ce qui concerne les champs lexicaux concernés). Motif proverbial que l'on pourrait aussi requalifier comme un *motif-diagramme*, structure arthrologique instable, alliage indécis de figurativité (réinvestie comme emblème) et de figuralité, traversée donc par une diversité de régimes de généricité.

548

Formes étales : isotopies, rythmes

Si le concept de champ thématique (ou praxématique) reste pour nous fondamentalement solidaire de celui d'ordre par stabilisation, il se présente en même temps comme une diversification de cet ordre. Il comporte, de façon essentielle, une diversité de niveaux de stabilisation (quel que soit le sens que l'on entende donner à ce terme), *dont la fonction ne consiste pas nécessairement à scander une montée vers des niveaux plus stables faisant fonction de cible*. L'image la plus adéquate dans ce cas est bien celle de phases composant ensemble un milieu matériel où elles se co-différencient, et connaissent des interactions et des transitions. Insistons sur la continuité du milieu, ainsi que sur la notion corrélée de discontinuité (excluant toute saisie autonome de niveaux discrets).

À chaque phase correspondent des indices plus ou moins étalés ou diffus dans le champ d'expression, un postulat heuristique fondamental étant de rapprocher, dans leur mode de composition générique, des formes compactes plus ou moins instables et coalescentes d'autres formations étales (comme des textures, des rythmes, des ambiances), engageant des saisies flottantes, duratives-imperfectives, tantôt promues, tantôt se résorbant dans un arrière-plan. Entre les deux s'établissent naturellement des relations métaboliques,

11 Plus précisément, notre modèle articule quatre phases : (i) scénographie (couche figurative constituée en emblème), (ii) phase métamorphique de la généricité figurale, (iii) principes logico-pragmatiques, (iv) thématique-cible. Nous insistons beaucoup sur le fait que la composante logico-pragmatique (explicitable en termes de *maximes*, ou de *topoi*, de facture abstraite ou banalement empirique), pour nécessaire qu'elle soit souvent, ne représente qu'un monnayage particulier du sens proverbial, et ne saurait en définir l'enjeu principal. Pour une présentation et des analyses détaillées, cf. notre livre (*ibid.*, chapitres v et vi).

ou de ré-expression, les premières valant comme des versions compactes et condensées des secondes.

Autrement dit, on traite de la même manière les généralités caractéristiques d'une formation étale dans un texte (continuations/répétitions) et les généralités solidaires d'une formation compacte (elle-même éventuellement récurrente: ce qu'on appelle lexicale). Cela montre encore l'intérêt de la métaphore des états de phases et de leurs transitions pour une théorie adéquate du champ sémiotique, appréhendé d'abord comme un champ de perception: réalisant dès lors que cette variété d'états de phase (parmi lesquels les phases de type « motifs ») se réalise dans une variété de formants plus ou moins étalés ou compacts, diffus ou articulés.

S'ouvre alors la possibilité de parallèles plus précis entre nos concepts continuistes/dynamicistes de motifs et celui, de facture originellement structurale (donc discrétisante), d'*isotopie*, introduit par A. J. Greimas¹². Le concept d'isotopie a été systématisé et réélaboré par François Rastier, notamment dans sa *Sémantique interprétative* (1987), mais toujours sous cette même facture discrétisante, solidaire bien sûr de la notion corrélée de *sème*. On citera ici principalement le travail de Régis Missire dans le deuxième chapitre de *Sémantique des textes et modèle morphosémantique de l'interprétation*¹³ (surtout aux sections 3.3 et 3.4). Missire plaide pour une relecture continuiste de la notion d'isotopie, comparable alors à une structure linéaire (fil, ruban) étendue sur une portion de texte, les sèmes de la théorie classique y apparaissant comme des points de condensation ou des degrés locaux. Il montre l'intérêt de postuler une généralité semblable à la généralité figurale de notre théorie des formes sémantiques pour appréhender certaines isotopies, comparables alors à des formes diffuses de motifs filés à travers le texte. Une réflexion sur la notion de *rythme* est aussi proposée, qui tente de ressaisir cette dimension fondamentale de toute vie perceptive dans le cadre d'une théorie des champs et des formes affine à celle évoquée dans le présent texte.

En relation donc à des notions diverses mais étroitement apparentées de *motifs*, on voit qu'il est possible et légitime d'aborder des phénomènes langagiers et des dimensions du sens qui se situent à des paliers très divers de différenciation et d'intégration (du morphème au texte). Le concept de *généricité figurale* (transposabilité, instabilité, perceptibilité), repris à tous ces paliers, fait alors figure de clé indispensable à l'ouverture d'une telle perspective.

12 *Sémantique structurale. Recherche de méthode*, Paris, Larousse, 1966.

13 Thèse citée *supra*.

Bien des théories linguistiques, tout particulièrement celles dont l'horizon s'arrête à l'énoncé, ne disposent d'aucun équivalent du concept textuel d'isotopie. Par là, et même quand elles disent s'engager en faveur d'une orientation perceptiviste (comme ce fut le cas de certaines linguistiques cognitives), elles se mettent dans l'incapacité de reconnaître la plupart des rythmes sémiotico-sémantiques tramés dans les textes. Les mêmes écoles, souvent, mettent en avant une certaine notion de connaissance encyclopédique ou pragmatique pour en faire le régime principal de développement et de fixation de la signification linguistique. Elles restent donc totalement réticentes devant l'invocation d'un imaginaire linguistique et sémiotique qui l'emporterait sur toute partition domaniale, et qui se jouerait des conventions réalistes-empiristes comme logico-analytiques.

550

Tourmentées néanmoins par l'omniprésente figuralité du langage, ces approches tentent de la confiner en la retrouvant essentiellement dans l'exercice de la métaphore. Mais là encore, elles ne peuvent comprendre le suspens radical de l'exigence logique, ni l'importance du ton et du tempo dans la réalisation d'une expressivité singulière qui sinon serait manquée (avec par exemple une scansion de l'énoncé qui fait bloc, en même temps que se manifeste une résistance du sémantisme à tout achèvement possible). Si l'on s'attarde sur le complexe métaphorique, ce n'est pas en effet pour le décanter en le reversant dans une structure logique et informationnelle, mais éventuellement pour une saveur affective, pour la qualité d'une prise lexicale et idiomatique réalisant, dans tel univers ou genre discursif, comme un niveau « marqué » de la prédication (intensité, hétérogénéité), contrastant avec d'autres régimes de prédication, pris comme représentatifs d'un niveau de base neutralisé et homogène. Il y a comme une évanescence de la métaphore, et une qualité de sa frappe, qui relèvent, non d'une logique a-temporelle et a-sémiotique du concept, mais d'abord de modèles harmoniques et rythmiques de la sémiose : présentant comme des états fluctuants de la signification, en partie articulés, en partie coalescents et instables, ayant valeur de *motifs* pour des *dispositions* affectives/cognitives (jouant sur des dimensions thymiques, axiologiques, physiologiques), pour des modalités énonciatives, et (éventuellement) pour des structures thématiques narrativement et logiquement développées, qui en représentent alors comme une *contrepartie* ou un *monnayage* contextuel (consignable dans une mémoire socialisée). La perception en jeu est donc d'abord une perception de motifs sémiotiques et de contreparties ainsi motivées, et non une perception d'instances catégorisées par des types.

De façon générale, métaphoriser implique attitudes et valeurs, et non pas (nécessairement) intention de conceptualiser. Le locuteur est styliste ; il ne

viser pas à informer, mais à *affecter* par la forme de son énonciation – tant les destinataires que le plan d’expression lui-même. Cela nous mène à une réflexion sur *le statut modal, ou modalisant, des motifs* – réanimant ainsi la dimension de « force » facilement accessible dans les vocables français de *motif* et de *motivation*.

3. TRANSVERSALITÉ DES NOTIONS DE MOTIF ET DE MOTIVATION

Notre notion de motif, entendue comme phase du sens dans le cadre d’une théorie du champ sémantique, a été élaborée à partir de considérations proprement linguistiques. Mais comme nous le faisons remarquer dès son introduction¹⁴, elle consonne heureusement avec un ensemble d’acceptions portées par le même mot en français : (i) motif au sens de motivation, (ii) motif au sens d’unité plastique ou musicale récurrente dans une œuvre, un genre, une tradition, (iii) motif au sens de (relation directe au) thème pictural déployé face au peintre (*peindre sur le motif*) : relation qui renvoie à un dédoublement interne à la vision/production de l’image, qui constitue en image ce dont on déploie l’image, en une réciproque constitution, ainsi que le souligne Jean-François Bordron¹⁵.

Notre propos dans cette section sera donc de fournir des éléments venant à l’appui d’une possible extension de la notion de motif, entendue cette fois comme une structure tout à fait générale de la perception sémiotique : pièce d’une *esthétique modale* transversale à divers champs (linguistiques, psychiques, perceptifs/pratiques et sociaux), susceptible ainsi de mieux rendre compte de l’entrelacs entre activité perceptive/imaginaire et activité de langage, et, à terme, de s’intégrer à des théories dynamicistes des formes sémiotiques conçues dans le même esprit que celle présentée ici¹⁶.

Motifs et motivations, tels qu’on les retrouve dans un ensemble de travaux d’orientation phénoménologique (par ex. chez Buytendijk¹⁷), s’inscrivent d’abord, avec les corps qui les portent et y répondent, dans un ensemble humain de significations. Un imaginaire croisé de la valeur et de la force (pulsion, pulsation, rythme) opère ici – et l’on pourrait dire, reprenant une formule deleuzienne, que toute forme paraît dès lors comme un composé de rapports de

14 Pierre Cadiot et Yves-Marie Visetti, *Pour une théorie des formes sémantiques. Motifs, profils, thèmes*, Paris, PUF, 2001.

15 *Image et vérité. Essais sur les dimensions iconiques de la connaissance*, Liège, Presses universitaires de Liège, 2013.

16 [Ajout novembre 2015] On citera notamment le travail de Pablo Rojas sur *Le Développement du savoir-faire musical* (thèse de doctorat en sciences du langage soutenue à l’EHESS sous la dir. de Victor Rosenthal en 2015), où se trouve élaborée une notion de *motif musical* particulièrement intéressante de ce point de vue.

17 « Le corps comme situation motivante », dans *La Motivation*, symposium de l’Association de psychologie scientifique de langue française, 9-34, Paris, PUF, 1959.

force. Mais il ne s'agit pas de la force entendue au sens de la cause, c'est-à-dire d'un rapport extérieur entre un déterminant et son effet, qui n'engagerait pas par soi des significations. Au contraire, un motif

est un antécédent qui n'agit que par son sens, et même il faut ajouter que c'est la décision qui affirme ce sens comme valable et qui lui donne sa forme et son efficacité. Motif et décision sont deux éléments d'une situation : le premier est la situation comme fait, le second la situation assumée [...] La relation du motivant et du motivé est donc réciproque¹⁸.

552

Pour Merleau-Ponty, les motifs (motivants-motivés) communiquent par leur sens, et ne sont pas des raisons. Ce ne sont pas des illusions rétrospectives, ni des rapports de signification totalement contingents, mais des conditionnements de la conscience, des moments de signification, des précipités ou des constellations de valeurs, au statut modal et institutionnel foncièrement incertain ou ambigu, et qui apparaissent en tant que tels comme des « structures » dans le paysage et dans mes actions¹⁹. Dans leur traduction psychique et corporelle, les motifs naissent dans une situation comme sa tension cognitive et affective, ils sont la façon dont les formes surgissent d'un fond en s'inscrivant dans des systèmes de valeurs, de significations. Ils se vivent comme une humeur (*Stimmung*), un positionnement (là où j'en suis, ma *Befindlichkeit*), comme une disposition et une destination, un manque ou un désir, une appétence ou une réticence, un pouvoir- ou un devoir-faire-et-sentir, thématiquement orientés, et sémiotiquement configurés. Insistons bien sur la transversalité de ces motifs relativement aux polarités actif/passif, spontané/reçu, interne/externe, et, d'un point de vue sémiotique, fictif/réel, imaginé/perçu.

Dans son cours de 1953, « Le monde sensible et le monde de l'expression », Merleau-Ponty développe l'idée d'une perception qui soit originairement expressive et diacritique (ce dernier terme repris de Saussure), perception dont la facture, toujours-déjà sémiotique, ferait ainsi transition vers le langage. Ce n'est pas le lieu ici d'en analyser toutes les conséquences pour notre propos (cf. Piotrowski et Visetti²⁰). En termes très brefs, disons que le concept d'expression (ou d'expressivité) y est retravaillé comme un autre nom de l'ouverture, du creusement du sensible en tant qu'advenue et sollicitation.

18 Maurice Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 2^e éd., 1945, p. 299.

19 Maurice Merleau-Ponty, *Le Monde sensible et le monde de l'expression. Cours au Collège de France, notes, 1953*, éd. Emmanuel de Saint Aubert et Stefan Kristensen, Genève, MétisPresses, 2011, p. 180.

20 « Expression diacritique et sémiogenèse », *Metodo: International Studies in Phenomenology and Philosophy*, 3, « Phenomenology and Semiotics. Crossing perspectives », dir. Antonino Bondi et Francesco la Mantia, 2015/1.

Une perception expressive est sollicitante parce qu'elle est d'emblée un éveil de virtualités au cœur d'un sensible qui n'est donc pas simple positivité. On retrouve ainsi dans ces notes de cours bien des *themata expressivistes* déjà présents dans la *Phénoménologie de la perception* : notamment la présentation du mouvement comme moment figural, c'est-à-dire comme façon d'être d'une figure, avec l'exemple des styles de mobilité du vivant ; ou encore le mouvement comme esquisse d'une micro-intrigue (Heider et Simel, Michotte) : tous exemples illustrant la thèse que les mouvements – c'est-à-dire aussi les figures immobiles – en tant que perçus sont habités par des puissances, sont des révélateurs de forces. Et l'accent est mis à nouveau sur les très importants phénomènes de synesthésie, sur toutes les résonances intermodales qui composent les physionomies (lumière, couleur, rythme, son).

Surtout la structure figure/fond, reprise de la Gestalt, est approfondie comme déploiement dynamique, comme *Gestaltung*, et revue comme surgissement ou *écart* de la figure relativement à un arrière-plan tacite, faisant repère pour son advenue²¹. Champ sémiogénétique, donc, et non pas simplement sémiotique : car le sens ou la signification n'est pas alors objet ou essence déposés en des signes déjà constitués, mais « écarts » par rapport à des « niveaux », ou à des « dimensions » d'advenue des figures ; promouvant ainsi certains éléments du paysage à la dignité d'emblèmes, ou de lieux expressifs pour telle dimensionnalité, *style ou façon d'advenir* – prenant alors valeur systématique pour une indéfinité de champs. Corrélativement, il y a installation d'une « norme », toujours (sémiotiquement) situationnelle, *i.e.* engageant projets et valeurs, avant que d'être positionnelle, comme simple distribution spatiale. Cette norme n'est pas de l'ordre d'une connaissance théorique, thétique, mais d'abord « *praxis* » en prise sur un fond « tacite » et multiplement « tensif », qui est partie en propre de l'être perceptif.

Certes, une grande part de ces dispositifs est présentée à partir d'une place corporelle, psychique, subjective particulière. Mais une structure anonyme et instituée est par là visée, qui permet de rejoindre une perspective sociale sur les formes et les valeurs. Il nous semble important, ainsi, de se doter de cadres de

21 C'est l'exemple du cercle, dont la physionomie circulaire peut être appréhendée, parmi bien d'autres façons, sur « fond » d'une déviation constante de la courbe relativement à ses tangentes en chacun de ses points, ou bien alternativement à partir d'un rayonnement, d'un déploiement équilibré à partir d'un centre. En un sens, cette modulation, cette mise en tension de l'existant, réalise « une logique interne », et mobilise des « quasi-catégories ». Mais surtout, « en tant que perçu, cet existant offre un *sens tacite* qui se révèle plutôt dans les exceptions où il manque », dans les lacunes et les fluctuations des réalisations sensibles prises dans les tensions définitoires qui les repèrent : ainsi du cercle tracé confronté à l'exigence d'une continuité du trait et d'une constance de sa courbure ; ou de même de la verticale et de l'horizontale qui nous sont ordinairement données d'une façon non thématique – sauf menace, ou décalage, qui appelleraient réparation, recherche d'un nouvel équilibre.

pensée, de « modèles » si l'on veut, qui puissent établir des continuités entre le moment phénoménologique intime des situations, et celui, social, de la reconduction des rôles, des pratiques et des institutions. Pensées, et modèles, que l'on pourra développer alors suivant ces diverses perspectives sans jamais les rapporter à quelque intentionnalité ou subjectivité *séparément* constituées. C'est dans ce genre de cadre que nous souhaiterions aborder la question d'une perception de valeurs qui soient essentiellement intriquées : valeurs comme modalités d'affect, pouvoir d'affecter et d'être affecté ; et valeurs objectivées (*i.e.* dotées d'un statut, assignées à un jugement caractérisant), motifs ou effets d'un art, d'une technique, d'une science, d'une pratique plus ou moins vulgarisée et instituée. Ce qui est concret c'est alors la perception de la mise à disposition d'une forme/valeur conforme, identifiable, et d'une *praxis* qui tourne autour d'elle, avec elle.

554

Or ces valeurs, en tant que surgissant et se fixant (peut-être) à travers un déploiement perceptif modalisant, nous ramènent à une notion ou une autre de motif perceptif/expressif, et à une dynamique de motivation. Dans une perspective théorique, ou modélisante, « motif » (avec sa formulation dynamiciste « motivation ») devrait signifier « état de phase » dans la structure expressive du champ, « moment » dans une microgenèse, « fragment » d'un déploiement dynamique : état/moment/fragment plus ou moins résorbé ou promu, niveau parmi d'autres de la reconnaissance, de la reprise, de l'élaboration des formes sémiotiques. Tout modèle perceptiviste devrait alors comprendre des structures d'emblématisation (*i.e.* de prise réciproque des motifs et des figures) et des dynamiques de motivation intrinsèques à la conscience même de sémiotiser (spécifiques d'une esthétique particulière).

Dans cet esprit, nous avons proposé avec Victor Rosenthal une première esquisse d'un modèle perceptiviste et expressiviste du champ²², dont la différenciation, donnée comme une possibilité immanente, correspond à une montée en charge du sémiotique (jusqu'au sens fort d'institué). L'idée principale, homologue à celle mise en œuvre dans l'approche dynamiciste de la théorie des formes sémantiques, est de solidariser intimement les dimensions « expressives » et « thématiques » du champ, au sein d'une structure très générique de motivation entre diverses couches, ou « phases », en résonance les unes avec les autres. Chacune de ces phases, en tant que modalités d'organisation *microgénétiques*, peut sous-tendre des modes propres de perception, de mémorisation, d'anticipation. Inhérente à ce dispositif, l'anticipation est ainsi *motivation* passant d'un niveau à l'autre, aussi bien que protention, tension

22 Victor Rosenthal et Yves-Marie Visetti, « Modèles et pensées de l'expression : perspectives microgénétiques », *Intellectica*, 50, 2008, p. 177-252.

vers un à-venir. Un plan d'expression, au sein de cette perception sémiotique généralisée, se comprend donc comme le lieu d'un travail, d'une tension dialectique, entre thématization et expressivité.

À partir de là, le modèle peut s'exfolier en diverses couches co-existantes, dotées *chacune* de cette même structure générique, et susceptibles d'entretenir entre elles une diversité de relations sémiotiques, englobant et refondant celles classiquement recensées. Toute forme sémiotique – tout formant ou signe, donc – se prélève au sein de ce modèle, et par conséquent présente, *interne à sa structure*, cette même facture microgénétique. Ainsi, si l'on voulait figurer digrammatiquement l'entrelacs du langage et d'une perception ou *praxis* placés en même temps sous d'autres régimes sémiotiques (plus ou moins familiers), il ne s'agirait pas d'un schéma frontal, opposant une intériorité du langage à une extériorité des champs sensibles : mais d'une structure feuilletée, ou tressée, ajointant, emmêlant, engrenant, les feuillets, ou plans de sémiotisation, propres à chaque régime.

Si la socialité du sens se ramène dans ce cadre à une *modalisation conjointe* des acteurs et des signes induits, la *reprise* en est le phénomène central, définitoire de leurs identités. Quelques remarques alors, aussi banales que nécessaires.

- 1) La motivation se trame dans une histoire de *reprises* dont la continuité ne peut reposer sur des identités arrêtées : les motifs sémiotiques sont la trace d'une inscription dans une histoire fictionnante, histoire sans origine, sinon imaginaire ou mythique, et *fond différentiel* (Laurent Jenny) perpétuellement refondu par des *jeux esthétiques*. Traditionnellement dans les arts plastiques, *motif* renvoie à la répétition de formes/thèmes jugés caractéristiques de styles, d'écoles, d'une traditionnalité. Encore faut-il comprendre ici ce que répéter veut dire, sur quoi la répétition porte, quel en est l'enjeu. Non pas nécessairement répétition d'un type, mais d'abord retour d'une *singularité répétable*, faite d'une histoire spécifique d'altérations, de variations, qui constitue l'arrière-plan de sa production et réception. À même tel tableau, dans telle série historique, ou bien encore dans un paragraphe sans limites bien définies, l'on perçoit ainsi comme une *lignée homotopique*, où se décline un motif (= une ligne de motivation). En théorie des formes, il faut repenser répétitions et transpositions à partir de là, dans une nouvelle confrontation avec la pensée dynamiciste. Loin donc de l'idée d'un coupé-collé de « formes » stabilisées, prélevées sur un fond neutralisé !
- 2) Les motifs sémiotiques sont intrinsèquement modaux (modalisants), puisque ce sont des modes de donation constitutifs de l'expérience en tant qu'elle est instituée par les jeux sémiotiques et la transaction sociale : des « capacités » qui ne se distinguent pas de « mots d'ordre » (Deleuze) ; des enrôlements, des inducteurs de désirs qui à la fois mobilisent et empêchent d'avoir le dernier

mot, de détenir l'image définitive. Ces modalités constitutives s'ajustent selon les régimes pragmatiques de la transmission (*habitus*, savoir-faire, règles d'institution) et selon les régimes formels de la reprise assumés par les protagonistes (*habitus*/capacité, stéréotype/improvisation, observance/innovation).

- 3) Il faudrait – vaste programme – penser plus avant le fait perceptif dans la perspective de son intrication à l'imagination et à l'imaginaire. Sur la face directement sensible de la perception, cela impliquerait une révision substantielle de traits généralement présentés comme caractéristiques (par ex. présence, immédiateté, actualité, détermination...), de façon à y comprendre la latence, l'imminence, et jusqu'à l'impact effectif, des dispositions expressives et des formations sémiotiques (y compris linguistiques) qui s'y associent. Sur le versant imaginaire, cela impliquerait, plus spéculativement peut-être, de concevoir une imagination sémiotique ne se réduisant pas aux dites images mentales, ni à la conscience d'image, qui ne soit ni uniquement « langage intérieur », ni uniquement « iconisation » du champ, et qui dépende (socialement comme psychiquement) des arts et des techniques de la représentation. Un imaginaire sémiotique sera nécessairement une structure de transition et d'anticipation, d'engrenage réciproque, entre *plusieurs* régimes de sémiotisation. L'intentionnalité perceptive, prise souvent comme modèle et garante de la vérité, ou d'un fondement dans l'évidence, est alors possiblement affectée d'une labilité telle, qu'elle paraîtrait opposer des difficultés insurmontables à tout projet d'étude. Intentionnalité tâtonnante et rêveuse, captée par un *onirisme du voir* (Bachelard, Merleau-Ponty, cf. Fabrice Colonna²³), glissant d'un mode de saisie, d'un agencement sémiotique à l'autre, comme il est particulièrement évident quand nous nous trouvons confrontés aux *images* – et donc à la double sollicitation d'une vision et d'une parole, imminente ou effective, que ce soit en nous ou en autrui.

556

On aimerait souligner encore une fois l'intérêt à ce point des modèles « transversaux » évoqués à travers tout cet article : ils permettent d'envisager toutes sortes de métabolismes entre langage et perception. Parole ainsi non pas nécessairement lancée pour communiquer, mais d'abord comme diction de l'événement, qualification/singularisation d'un sensible ainsi rehaussé, et réponse à un appel. Parole et perception réalisant ensemble comme une perfusion entre les motifs spécifiquement linguistiques et ceux qui naissent d'une affection sensible, *elle-même déjà sémiotiquement disciplinée*.

23 « Merleau-Ponty penseur de l'imaginaire », *Chiasmi international*, 5, « Merleau-Ponty. Le Réel et l'Imaginaire », dir. Renaud Barbaras, 2003, p. 111-147.

4. SUR LES IMAGES

S'agissant des motifs, on a dit plus haut que de simples « transferts » de formes (semblables à un couper/glisser/coller/ de morphologies prélevées sur un fond neutralisé), ne représentent pas un modèle satisfaisant pour les « transpositions » et les « reprises » invoquées dans nos analyses sémantiques. Pas plus d'ailleurs que ce n'est le cas dans la vision des images, ici source directe d'inspiration.

Reprenons donc après Philippe Gréa l'exemple du *Bibliothécaire*, de Arcimboldo²⁴ : empilement de livres, ou personnage, selon la vision adoptée. Pour expliquer le basculement d'une « lecture » de l'image à l'autre, on ne peut se contenter de souligner l'existence en effet de silhouettes semblables, ou une même répartition des masses. Un imaginaire joue ici. Mais comment ? Gréa parle de transposition de « formes spécifiques » – néologisme inconnu jusqu'ici au lexique gestaltiste, introduit cependant par lui en écho à la notion de *sème spécifique* de la *Sémantique interprétative* de Rastier, dans l'idée sans doute de procurer à cette théorie de meilleures analogies ou corrélats perceptivistes. Il s'agirait, sous ce nom, de prendre en compte des structures relevant d'un niveau passablement stabilisé des formes (tributaire d'une organisation déjà avancée en figures et fond), mais qui resteraient susceptibles de se transposer d'un champ visuel à un autre. L'exemple donné, qui se centre sur un détail du tableau, consiste en une sorte de silhouette, passablement schématique, que l'auteur estime jouer dans les lectures alternatives de l'image, en ce qu'elle serait aussi bien caractéristique des *signets* dépassant d'un des tomes, que des *doigts* qu'ils deviennent lorsque le tableau semble nous présenter un *bibliothécaire*. Cette « forme spécifique » serait ainsi susceptible de se retrouver à l'identique à travers des interprétations thématiques divergentes, pour y porter à un certain niveau des caractérisations semblables. L'exemple choisi paraît propice – en même temps que d'une généralité limitée : il y a bien dans ce cas une certaine continuité des fonds et des principes morphologiques d'une vision à l'autre, et la structure figure-fond n'est pas entièrement bouleversée au passage. Mais, même en tenant compte de cela, le risque est grand de rabattre le phénomène sur un principe schématique, assimilant toute forme à une morphologie (visuelle ou sémantique) déterminable en fin de compte à partir de fonds vidés ou homogénéisés, d'horizons neutralisés : à ce titre disponible pour toute réimpression et coloriage thématique. Cela ne peut évidemment nous satisfaire.

24 Cet exemple est purement illustratif dans l'article de Philippe Gréa, qui n'y consacre que quelques lignes – mais si éloquentes – au titre d'une homologie avec les analyses linguistiques qu'il propose ensuite. Modèle de la perception et, du même coup, analyses sémantiques, apparemment incompatibles avec la perspective présentée ici. (Philippe Gréa, « Sur la transposition des formes sémantiques », *La tribune internationale des langues vivantes*, juillet 2012, « Formes sémantiques, langages et interprétations. Hommage à Pierre Cadot », dir. Florence Lautel-Ribstein, p. 101-109.)

Nous dirons d'abord, pour notre part, qu'on a plutôt affaire à un « voir comme » perpétuellement mitigé, à des basculements de la vision, certes, mais très différents des fameux exemples gestaltistes jouant sur des inversions brutales entre fonds et figures, ou entre vides et pleins (images dites « ambiguës » : « vases-visages », « vieille femme-jeune fille », « canard-lapin »). Pour qu'il y ait transposition à l'œuvre dans la toile de Arcimboldo (transposition en notre sens, c'est-à-dire par la médiation d'un motif), il faudrait percevoir (inventer) des motifs qui s'expriment à même les basculements et qui supposent, pour être perçus, comme une intensification expressive, une aspectualité interne, animant de l'intérieur chacune des versions thématiques de l'image – les retraçant donc chacune comme un plan d'expression, « soulevé » par l'intensification de forces motivantes, rehaussé donc dans un jeu plastique (sensible, attentionnel) ainsi décalé.

558

Mais peut-être pourra-t-on plus facilement sentir l'intérêt d'une telle approche de la vision (que l'on pourrait presque qualifier d'*onirique*, selon le mot de Bachelard), en évoquant à ce point une autre image, elle aussi plus d'une fois commentée : il s'agit de la *Côte escarpée* de Degas. Au-delà des différences d'époque et de facture picturale, elle participe d'un jeu semblable à celui des toiles de Arcimboldo, et induit un trouble semblablement délectable de la vision.

Jouer au jeu d'une vision qui vagabonde à la faveur de ses motifs semble en effet immédiatement possible et jouissif dans le cas de la *Côte escarpée* : le sillon entre les seins est vallée, la chevelure est ruissellement rocheux et végétal plongeant vers la mer, la colline est rebond et caresse comme le sein, le corps à la renverse fait signe vers l'escarpé grandiose du paysage, la chair fait transition entre la terre et la mer, etc. La vision sémiotise, et délivre comme des jonctions/oppositions ou des *proto-prédications*, frayant la voie à des motifs sémiolinguistiques – dont beaucoup immédiatement captés par le lexique français, qui paraît se confirmer, et se ressourcer malicieusement, à la rencontre de ces emblèmes picturaux. Un tel jeu de mélanges, de fusions/transitions motivantes, ne se retrouve pas dans le cas des images dites « ambiguës », qui reposent sur des renversements entre formes et fonds, qui ne laissent subsister aucune impression de continuité sémiotique dans le passage d'une figure à l'autre (on s'amuse, précisément, de cette entière disparité – toutefois certains contours peuvent retenir un peu de leur physionomie, en dépit de leur changement de statut). Cela simplement pour dire que chaque exemple entraîne des conversions de nature variée, appelant des analyses spécifiques. Mais, dans tous les cas, il ne suffit pas d'invoquer de simples profils morphologiques – sortes de silhouettes nues, pré-découpées sur un fond vide et neutralisé – qui viendraient s'imprimer dans un décor thématique alternatif.

Pour ce qui est du tableau de Arcimboldo, il semble que l'on jouisse aussi non pas tant d'une alternance que de la vision d'un mélange, celui d'un homme fait de livres – lui-même quelque peu débordé par cet amoncellement. Mais au premier abord cette étrange synthèse ne repose pas, ou peu, par exemple, sur des jonctions motivantes prégnantes entre livres et parties du corps.

La question se complique ici en raison de la structure intentionnelle de la conscience d'image, que Husserl analyse en *Gemälde* (support), *Bild-objekt* (la figure tracée et composée), et *Bild-subjekt* (le thème, ou l'absent représenté) : image-portrait vue, à travers laquelle se vise thématiquement un sujet-fantôme inexistant ou absent, et image cernée en même temps d'un halo imaginaire non visible, affectant possiblement tous les moments de cette structure intentionnelle. Ainsi, dans la vision de la *Côte escarpée* de Degas, la phase « motif » peut glisser, sans solution de continuité, de l'image-objet à ses contreparties thématiques, plaisir esthétique et perspective érotique fusionnant ainsi dans une même sensualité harmonique. Les profils (formants, composition...) se déterminent en même temps que l'image se laisse thématiquement investir, suivant des modalités d'appréhension aussi variables que la conscience d'image peut s'en proposer : depuis une saisie de type scénographique et figurative jusqu'au seul examen de la facture picturale (impressionniste : substance légère, lumineuse, ontologiquement incertaine), cela dans un processus constant d'aller-retour, et sans que nécessairement la composition du mélange entre *femme* et *paysage* ne soit jamais arrêtée. Les thèmes, dans une première guise naïve, relèvent bien d'un mode mimétique de présentation (plus ou moins détourné, ou encouragé par le titre). Mais en réalité ils mobilisent chacun un cadre et des formes relevant de *plusieurs* jeux sémiotiques, attestés également par les figures linguistiques qui y répondent traditionnellement.

Dans le cas du *Bibliothécaire*, il semble exister comme une distance, ou des restrictions du regard, qui permettent de voir des formes bien cernées. Et pourtant, glissant d'une appréhension thématique à une autre, on rencontre l'analogie visuelle d'une vaste paronomase (une *parosomase*, pourrait-on dire) ; ou, si l'on veut, sur le mode d'une homologation drôle et paresseuse, ce qu'on pourrait appeler une catachrèse visuelle (thorax-en-forme-de-livres-empilés, coiffure-en-forme-de-livre-ouvert). Il faut bien sûr y mettre un peu de complaisance, accepter de se prêter au jeu.

Au-delà, on peut rêver sur le motif thématique, nécessairement discursif, d'un homme recomposé à partir de sa propre bibliothèque éclatée – fardeau, responsabilité, ainsi incorporés aux lourds *in-folio*. On identifie deux formes, ainsi, d'alliance entre matériel et spirituel : l'objet-livre inanimé, emblème par excellence de l'esprit objectivé, et le corps-sujet empêtré dans sa facture livresque, qui ne parvient pas tout à fait à s'animer – version cocasse d'un *mannequin*, d'un

buste, que l'on pourrait voir adossé ou accoudé aux parois d'une galerie (motif linguistique et plastique du *buste*, enserré ici dans un schème globalement triangulaire, relayé par le *drapé* de la tenture-cape, et par le gros *in-folio* flanquant le torse). Sollicitée à différents paliers de la composition comme à différents niveaux librement développés des thématiques, la vision s'attarde sur autant de zones ou de foyers, qui fonctionnent comme des ouvroirs à motifs, et des lieux de condensation sémiotique. Plus au ras de l'image (*Bild-objekt*), on savoure aussi, sur un mode humoristique, la conformité morphologique incongrue et ingénieuse des assemblages, peut-être l'offre d'une perspective de conversion assimilante entre peau, étoffe, cuir et papier, soit entre matières animales et végétales (avec leurs formes de « vie », plus ou moins végétatives ou animées – une esquisse de motif expressif, en effet).

560

En se focalisant sur les *doigts-signets*, Gréa a fait un choix astucieux, en y repérant une possibilité apparemment simple (*i.e.* morphologiquement spécifiable) de transposition s'exprimant en chaque saisie thématique de l'image, jusque dans une image-schème (une silhouette) que l'on imagine pouvoir stabiliser. Ici, on y verra bien plutôt un nœud de motivations sémio-linguistiques, que l'on pourrait gloser par des séries lexicales, ou de courts syntagmes : *articulations-plispliages*, *phalanges* (de *papier décharné*), *signets-index-indications-doigts-colophons*, *dépassement* ou *surgissement* des *doigts-signets* (au sortir d'un tome, ou d'une manche, selon la vision).

Sur un mode peut-être plus incertain, plus latéral (davantage murmuré qu'asserté), on repèrera aussi de possibles oppositions physiologiques et axiologiques entre le livre ouvert en éventail (chevelure hirsute, débraillé) et les livres fermés (ordre, maintien). Des oppositions aussi entre le maniéré ou la fantaisie des rubans, perles, et même encore des doigts/signets (boucles) et le sérieux, l'austérité des lignes droites, des angles durs des livres²⁵.

Reste à savoir, évidemment, si la notion de « forme spécifique » évoquée par Gréa permet de comprendre ce qui dans tous ces cas « se transpose » ou, mieux dit peut-être, « perfuse » d'une vision à l'autre – pour nous une certaine phase, indissolublement sensible et sémiotique, de la dynamique de constitution à laquelle nous souhaitons, pour notre part, référer la vision du tableau²⁶.

Remarque : Gréa souligne le caractère « anisotrope » de deux des livres représentés par Arcimboldo, qui restent livres, que ce soit dans l'isotopie « bibliothèque »

25 Cf. Jeannine Guérin Dalle Mese, « Le Bibliothécaire, le Cuisinier et le Jardinier, ou Arcimboldo l'ambigu », *Italies*, 4, « Humour, ironie, impertinence », 2009, p. 225-241.

26 Au risque de nous répéter : c'est en cela que consiste la pensée dynamiciste, comprendre la manifestation elle-même comme un déploiement dynamique, et, partant, les reprises, les transpositions, les hybridations, comme des « moments » plus ou moins génériques et instables de ces déploiements dynamiques.

ou dans l'isotopie « portrait » sur fond desquelles peut se lire l'image. Ils font donc transition entre les deux modalités de présence des objets « livres » selon les versions. Rien de plus juste (d'autres livres, d'ailleurs, présentent un statut équivoque, ils se fondent aussi bien dans l'humain que dans le livresque). Observation comparable pour la tenture, qui dans sa partie inférieure se fait naturellement cape du bibliothécaire qu'elle enveloppe. Mais on peut y voir un exemple de plus de la tendance de l'école rastérienne à traiter les questions de transposition sur la base d'exemples dans lesquels les métamorphoses analysés ménagent une certaine continuité des cadres thématiques (en l'occurrence, on a affaire ici à un champ perceptif-imaginaire dont les conversions respectent un certain niveau morphologique d'appréhension des « choses »). Il est vrai que les sèmes de la *Sémantique interprétative* ne se transposent pas, ni ne motivent : ils *inhèrent*, ou ils *affèrent* – ce qui, outre le choix fait avec eux d'une analytique discrète, rend difficile la conversion à des théories de type « champs et formes », qui réclameraient un tout autre appareillage dynamique (en sorte que les succédanés proposés par les intéressés eux-mêmes ne font que souligner les limites du montage initial).

CONCLUSION : MOTIFS, EXPRESSIVITÉ DU CHAMP, ET FIGURALITÉ

En guise de conclusion ouverte, et en tâchant de nous rapprocher des conceptions que nous avons naguère voulu promouvoir dans la théorie des formes sémantiques, nous ferons les remarques suivantes.

- 1) Pour qu'il y ait motif dans une image (ou dans l'imagination, peu importe ici), il faut, semble-t-il, faire appel à un *imaginaire*. Imaginaire signifie : pluralisation, culturalisation, technicisation, et non structure *a priori* placée en amont d'une perception naturalisée. Imaginaire alors des corps-choses et de leurs empreintes, des affects et des champs d'action (avec des foyers impactants : nature ou artefact), des physionomies, au sens le plus large : emblème, disposition singulière, formation-fétiche pour l'accueil ou la sollicitation d'un affect, d'une sensation, trace vive d'un geste de réception ou de production – susceptibles de valoir dans un *jeu esthétique*, passant par des esquisses de diagrammatisation²⁷. Donc un imaginaire toujours-déjà informé par des traditions, des jeux sémiotiques.

27 Diagrammatisation que l'on peut appréhender comme la différenciation d'un ensemble opératoire au sein d'une figure en devenir, travaillée à la façon d'une matière première : différenciation donc de lignes, de zones, de points singuliers et de motifs non délimités, à travers lesquels se profile comme une articulation fonctionnelle, un agencement signifiant, canalisant peut-être l'advenue de toute une série d'autres figures. À la fois geste, forme, et trace-ouverture d'un avenir, d'une série générique de variations.

- 2) Perception de motif, alors, par focalisation sur un foyer, un massif, une plage du champ, qui soit emblème d'une relation éprouvée (d'une suggestion, du désir d'un *écart* dans la sensation). Transition motivante où s'entrecroisent champ sensible proto-sémiotique, fond différentiel linguistique, recherche d'une cristallisation dans la parole. Plage devenant foyer d'un chiasme perceptif-praxique-affectif-linguistique, d'un entrelacs de motifs en résonance sur divers plans de sémiotisation (formant une « figure » plus ou moins libre ou imposée). Interpénétration motivante du sensible et du linguistique (en dépit de leurs rythmes et parcours de sémiotisation différents) que l'on pourra alors théoriser sous le nom de *motif sémio-linguistique*.
- 3) Imaginaire donc toujours présent-absent, portant ses effets en raison de son indétermination même : halo, horizon, du sensible compris sur le modèle du tapis, de la tapisserie. Imaginaire qui n'est finalement que l'ouverture surabondante du sensible, en même temps que son retrait, devant nos tentatives d'appréhension, de délimitation, de catégorisation. En même temps imaginaire comme trouble dans la vision : brouillage, fluctuation (notamment des structures figures/fonds), épaissement/densification *vs* raréfaction du champ (relativement à des niveaux de référence), suspension des divisions thématiques identifiantes, donc reconnaissances sans identifications (en deçà des identités), décalages/torsions/transgressions, peut-être. « Plan d'indétermination ou de singularisation » (Deleuze), comparativement aux individualités et aux identités plus arrêtées caractérisant d'autres plans.
- 4) Progressivité d'une mise en résonance, qui prene la *valeur esthétique* d'un *parcours de motivation* pour une sémiogénèse en « prise » progressive, s'affirmant/s'affermissant à travers une action (une sorte de décision, peut-être une énonciation, qui prene valeur d'assertion, d'assomption). Ambiguïté ici de la notion recherchée de motif, relativement aux oppositions ponctuel/duratif, stable/instable, singulier/générique, fixe/fluctuant. Sensibilité extrême aux attitudes, comme à l'économie sémiotique en jeu (quelle valeur cherche-t-on à réaliser *in situ*?).
- 5) On retrouve ainsi plus qu'une correspondance avec, du côté du langage, une *pensée textuelle du figural*. Ainsi le « figural », dans les études linguistiques et textuelles, est souvent présenté en liaison avec, par exemple : (i) une expressivité marquée au sens affectif, esthétique, etc., contrastant avec des niveaux, considérés comme de base, de la profération et du choix des ressources lexicales/prédicatives ordinairement convoquées pour telle ou telle thématisation ; (ii) des effets de profondeur ou de superposition fluctuante, qui épaississent le champ, installent comme une latence,

comme un manque, ou comme un excès, dans l'individuation des formants comme des thèmes : tout un imaginaire du texte, un halo de connexions et d'évocations (expression comme contenu), qui va de pair avec un équivoque dans la profondeur, l'ouverture référentielle ; (iii) des effets de transgression, de détournement, plus explicites ; (iv) et, comme dit ci-dessus, une profondeur énigmatique des motivations naissant de la rencontre entre fond différentiel linguistique, « cristallisation » dans la parole, et champ sensible (fond différentiel proto-sémiotique, si l'on veut).

Pensée du figural dans le texte ou la parole, que l'on peut quelque peu substantialiser, et reverser au compte d'un imaginaire, jusque dans une « vision » accompagnant la lecture des textes, comme le fait Philippe Hamon (imagerie fugace ou latente, étincelles, flammèches, ou rêverie). Imaginaire qui ne se confond jamais avec une simple illustration, ou un succédané référentiel de ce qu'on lit. C'est qu'il faut aussi, et d'abord, recomprendre ce que veut dire *voir*. *Onirisme* du voir (Bachelard, Merleau), et, plus encore, tout un *ethos* engagé dans le voir. Qu'est-ce que voir, ainsi, un rythme sur une façade classique ou baroque ? Qu'est-ce que *voir le style de Baudelaire* ? – Peut-être voir surgir en soi un fantôme de son *visage*, tel que *photographié* par Nadar²⁸.

Vision que l'on pourrait alors qualifier d'anarchique, en même temps que traversée de réminiscences et de stéréotypes, et qu'il faudrait distinguer de celles induites par d'autres régimes de sémiotisation, pratiques ou savants, autrement disciplinés et sédimentés. Ouvrant alors à la question de savoir à quels régimes il conviendrait de se rattacher au moment de rendre compte de tel engrenage de la perception et du langage, ou même de développer l'idée, devenue commune, d'une homologie générale, ou d'une facture englobante.

28 « Hypotyposes : que voit-on ? », dans Bérengère Voisin (dir.) *Fiction et vues imageantes : typologie et fonctionnalités*, Centre d'Études Francophones Robert Schuman, Université de Tartu, coll. « Studia Romanica Tartuensia », n° VII, 2008, p. 64.

TABLE DES MATIÈRES

Préambule	
Anne Hénault	7
Introduction	
Jean-François Bordron et Denis Bertrand	13

PREMIÈRE PARTIE

THÉORIE : HISTOIRE DES DOMAINES

La Conscience	
John R. Searle	21
La non-généricité comme méthode de composition à la renaissance	
Jean Petitot	49
L'intelligibilité phénoménologique du signe : la preuve par la N400	
David Piotrowski	83
Henri-Cartier-Bresson (HCB) : Non-généricité et expressivité plastique	
Anne Hénault	117
Perspective archéosémiotique sur Palmyre	
Manar Hammad	137
La psychosémiotique : un vœu pieux de Greimas	
Ivan Darrault-Harris	153

DEUXIÈME PARTIE

LE SENSIBLE : FIGURATIVITÉ ET PERCEPTION

M'hypothèse tensive : point de vue ou théorie ?	
Claude Zilberberg	169
Corps communicant et corps signifiant	
Jacques Fontanille	185
La tasse, le mug, le bol : petite histoire du temps domestiqué	
Anne Beyaert-Geslin	197

Sémiotique, perception et multimodalité	
Jean-François Bordron	217
Sens, sensible, symbolique	
Pierre Boudon	231
Perception et signification : pour une problématisation de la sémiotique perspective	
Audrey Moutat	245
« Là partout dans l'atmosphère » : rythme et signification infra-iconique	
Verónica Estay Stange	263
Semi-symbolisme et efficacité symbolique	
Denis Bertrand	273

TROISIÈME PARTIE

LE RÉEL : PRATIQUES, OBJETS MÉDIAS

586

La figuration des mécanismes sémantiques	
Bernard Pottier	287
L'œuvre de main : pour une sémiotique haptologique	
Herman Parret	301
L'énonciation comme pratique : contexte et médiations	
Marie Colas-Blaise	321
Le sens de la gestualité	
Diana Luz Pessoa de Barros	335
Sémiotique et thérapeutique dans les troubles du langage : le cas du bégaiement	
Anne Croll	345
Apprentissage de la texture par le récit et du récit par la texture : analyse d'un livre tactile	
Odile Le Guern	367
L'analyse des archives visuelles par l'image. La sémiotique face à la « Media Visualization » de Lev Manovich	
Maria Giulia Dondero	381
Régimes de visibilité, croyance et trompe-l'œil : haute définition (HDTV) et basse définition (LDTV) dans la représentation médiale	
Giulia Ceriani	399
Société de la communication et société digitale : quelques jalons sémiotiques	
Érik Bertin	407

QUATRIÈME PARTIE
LE SENS : À LA CROISÉE DES DISCIPLINES

From Linguistics to Semiotics: Hjelmslev's Fortunate Error Per Aage Brandt.....	431
Hjelmslev et les apories de la « forme » Alessandro Zinna.....	449
Sémiotique du vécu (l'affect) : phénoménologie ou sémiologie ? Waldir Beividas.....	467
Éléments pour une théorie de l'image Francesco Marsciani.....	487
Parcours sémiotiques quasi topologiques Jean-Pierre Desclés.....	495
Sémiotique et approche actionnelle du langage Denis Vernant.....	515
Husserl, Peirce et la sémiotique actuelle : les fondements phénoménologiques de la sémiotique créative José María Paz Gago.....	525
Motifs et imagination sémiolinguistique Yves-Marie Visetti.....	537
Sémiologie et théorie de l'évolution Raymond Pictet.....	565
Table des matières.....	585

